

## Rachel Labastie

### *Forces contraires*

Entre liberté et enfermement, entre envol et chute, départ et enlisement, violence et fragilité, tout le travail de Rachel Labastie se situe dans cet entre-deux, un état transitoire de transformation, de métamorphose, qui nous fait voir et sentir au-delà « de l'apparence des choses ».

Ce mélange subtil de forces contraires qui a le pouvoir de perturber notre perception du monde en révélant son ambivalence, s'opère grâce à trois éléments fondateurs de sa démarche artistique : l'engagement physique du corps de l'artiste, l'expression du matériau et le travail manuel, artisanal qu'elle met constamment à l'épreuve.

### *Le corps*

Le corps, bien qu'absent est cependant partout présent ; il est son outil lorsqu'elle sculpte à mains nues, avec ses pieds, ses coudes, ses genoux, soit une barque, (*Enlissement*, 2016) soit un lit et sa draperie (*La belle Echappée*, 2011), ou encore l'intérieur des *Caisses* (2017). Il est la présence fantomatique des *Entraves* (2016) ces attaches de porcelaine qui enchaînent les individus au groupe, en les asservissant. On le devine, angélique, entre les ailes en grès tombées au sol, marchant dans les bottes vides, ou bien au bout des bras et des sangles qui tirent en sens opposé. Ces bras enlacés, réalisés en marbre de Carrare, peuvent être perçus comme un manifeste de son travail, la concrétisation de la tension, entre des forces contraires, mais aussi entre des outils fonctionnels -les sangles- qui servent à lier, à attacher, à suspendre, et les bras qui expriment une autre forme d'attachement, celui de l'humanité, de l'entraide, de la communication. Ces bandes tendues dans l'espace sont là à la fois pour soutenir les murs et délimiter des zones sensibles. Le marbre, blanc ou noir, qu'elle vient de découvrir à Carrare exprime toute l'ambivalence de son travail de sculptrice ; c'est un matériau qui offre résistance, dureté, et en même temps, sensualité, volupté, tendresse. Le corps de l'artiste n'apparaît vraiment que dans l'une de ses dernières œuvres ; le moulage de ses demi-jambes, en terre crue, dressées sur un panneau de bois et émergeant de la boue. La position sur la pointe des pieds indique-t-elle qu'elle est

prête à s'arracher à la glèbe pour s'envoler ? Ou bien s'agit-il d'une sculpture dont il ne resterait qu'un fragment ?

### *La matière*

Rachel Labastie a mis au point elle-même une terre crue, une boue rouge et humide qui ne sèche pas et se prête facilement au modelage. La malléabilité de ce matériau lui permet de laisser les empreintes de ses doigts, de ses pieds, de toutes ses extrémités, révélant ainsi l'auteur de la mise en forme. Cet état intermédiaire entre dur et mou joue sur l'ambivalence et les paradoxes ; la barque de terre crue, échouée au bord de l'eau, qui devrait permettre de quitter la terre ferme, semble se liquéfier et se fondre dans son élément originel. Le lit de *la Belle Echappée* recouvert d'une draperie est une évocation du tombeau, donc de notre futur retour à la terre. Les ailes qui devraient nous soulever sont trop lourdes et tombent à terre.

L'argile est depuis longtemps son matériau de prédilection. Sans avoir appris précisément les techniques savantes de la céramique, de la terre cuite, du grès ou de la porcelaine, Rachel Labastie expérimente elle-même les différentes manières de cuisson jouant avec les couleurs, l'enfumage, selon les températures et le four choisi. Depuis des années, elle manie la terre et le feu, jouant avec ces deux éléments qui nous rappellent l'origine de l'art et de la civilisation. Son intérêt pour la céramique vient autant du plaisir de l'expérience, de la transformation ancestrale du souple au dur, du cru au cuit, que de son goût pour l'archéologie. Les vases, les tessons, les objets du quotidien en terre cuite sont les plus anciennes traces des civilisations disparues, celles que l'on trouve sous la terre lors des fouilles.

Après avoir créé nombre d'objets en céramique, (des haches, des outils, des bottes) en les détournant de leur fonction première, Rachel Labastie est remontée à la source première, la terre matricielle et nourricière, pour en tapisser l'intérieur de caisses en bois qui servent habituellement à transporter des œuvres d'art.

Aux parois rigides de l'extérieur, à la géométrie des cubes ou des panneaux, répondent les masses informes et mouvantes de l'intérieur. Ces boîtes ne sont pas sans évoquer dans leur procédé les *Boxes* d'Eva Hesse qui, pervertissant le dogme minimaliste, avait tapissé de bouts de fils érectiles l'intérieur d'un cube en plexiglass, afin d'insérer l'organique, la souplesse dans la rigidité froide de la géométrie. L'apport des artistes femmes à la sculpture se situe souvent dans le renversement des hiérarchies et des

codes, dans le mélange des genres. Qu'il s'agisse d'Eva Hesse, ou de Louise Bourgeois, toutes deux ont joué du contraste entre érection et suspension, dureté et fragilité, violence et sensualité. Mais la comparaison s'arrête là, car Rachel ne se contente pas de créer de nouveaux objets impurs et hybrides, elle s'attaque aussi à l'espace, couvrant parfois les murs de cette masse informe. Les panneaux de bois dressés, disposés sur les murs, sur le sol, évoquent à la fois la sculpture et la peinture. Ces « absents » sont remplacés par leur matériau de base, le châssis de bois ou bien la glaise, tous les deux accolés dans le même objet, le contenant et le contenu. Certaines caisses contiennent d'ailleurs des pots empilés qui émergent d'un fond de boue.

Les récents vases *Réceptifs*, sont dans la même veine ; Rachel les renverse, et le poids de la terre leur impose leur forme en les déformant. Le dessus qui devrait être opaque est lumineux et transparent grâce au verre figé qu'elle y a coulé. Transparence et opacité, les deux fonctions sont mêlées et bouleversées.

### *Magie du rituel*

Toutes ces opérations révèlent son goût de l'artisanat et des techniques ancestrales qui se transmettent de génération en génération par filiation. Les grandes roues en osier (*Djelem*) accrochées au mur, font appel à un autre matériau très ancien, l'osier, ces tiges végétales tressées qui servent depuis l'Antiquité à fabriquer des paniers, ou d'autres objets en vannerie, technique perpétuée par les gitans ; la grand mère de Rachel était une yéniche, une ancienne nomade sédentarisée, dont le voyage est suggéré par cette grande roue supportant une roulotte imaginaire. Mais cette roue suspendue qui tourne dans le vide, évoque aussi le temps, le cours de la vie qui tourne sans fin, et sans but. Les lointaines origines gitanes de Rachel Labastie ne sont sans doute pas un hasard. Son amour pour le feu, son recours à l'artisanat manuel, l'ont conduite à pénétrer les secrets quasi alchimiques de la fabrication. Sa dernière intervention (2017) dans un village de Navarre, (Egulbati), s'est déroulée comme une cérémonie ritualisée. L'artiste souhaitait travailler dans un village abandonné. Comme elle est née à Bayonne, elle a une culture transfrontalière ; elle a donc trouvé, grâce à Julie Laymond, un village perdu près de Pampelune. En fouillant dans les ruines des maisons, elle a ramassé les tuiles cassées, les morceaux de céramique et les tessons, trouvés, comme par un heureux hasard, dans l'ancien atelier d'une potière ; puis elle a réalisé un immense four primitif dans la terre pour cuire tous ces morceaux dans des bâtons d'argile.

Un grand trou de 3m de diamètre et 50 cm de profondeur fut donc creusé, rempli des tuiles récupérées et de bois afin d'allumer un immense feu qui a brûlé toute la nuit pour la cuisson de ces bâtons. Les anciens habitants du village abandonné étaient conviés à cette cérémonie magique, accompagnée du son rudimentaire des Txalaparta, instrument de musique basque fait de poutres de bois et de bâtons, ancêtre du xylophone. Tout le monde était rassemblé autour du feu.

Les bâtons cuits ont des couleurs différentes, un aspect grossier avec leurs tessons de céramique qui ressortent. Ils évoquent la marche, mais ils ressemblent aussi à des troncs d'arbre, de la terre devenue bois...

Cette intervention révèle la partie cachée, souterraine de sa démarche, le désir de collectif, l'archéologie du présent, retrouver les traces de vies disparues, convoquer les vivants pour évoquer les morts, conjurer le mauvais sort qui s'est abattu sur ce village. Rassembler autour d'un feu, comme autrefois dans les villages, paysans, conteurs, musiciens, pour partager et vivre ensemble une histoire toute une nuit.

Ce feu rappelle un autre feu celui de la pièce intitulée *Foyer* (2011), faite d'ossements modelés en grès noir, reposant sur des tessons roses et bruns. Amas qui évoquait les restes d'un charnier, ou les fouilles d'un tombeau. Le feu chauffe, nourrit, fabrique, mais aussi détruit, brûle. Il est symbole de vie mais aussi de mort. Mort déjà présente dans les vanités cerceaux de cire (2008-2011), ou dans les dents arrachées (2011).

La violence du monde.

Des haches qui tranchent, des outils qui creusent, découpent, des crochets de boucher, des chaînes qui attachent, les thèmes de l'artiste ne sont ni neutres ni innocents. Ils parlent de la violence du monde, et montrent que l'artiste ne se contente pas de réévaluer un travail artisanal, ancestral, d'engager son corps dans la sculpture, d'éprouver la résistance et la nature de chaque matériau au prix d'un réel effort physique et d'une patience infinie, mais que son art vise à bouleverser notre perception du monde et des choses. Elle dénonce toutes les entraves à notre liberté, en évoquant avec ses chaînes de porcelaine l'esclavage (*Entraves 2008*), ou la migration avec la barque échouée (*Enlissement, 2014*) En se servant de matériaux nobles ayant traversé les époques, les civilisations, avec évidence et simplicité, (voir ses titres de ses œuvres), Rachel Labastie pointe du doigt la dualité incarnée dans la matière en

transformation. Magie du feu, rituel sacré, bâtons de pèlerin, roue du destin, on a envie d'écouter ses histoires et de la suivre dans cette aventure profondément humaine.

Marie-Laure Bernadac, 2018